

Près de La Tour était une autre place forte,  
On l'appelait Turchon, si j'ai bon souvenir ;  
Les deux castels n'étaient qu'à très peu de distance.  
Aussi les deux seigneurs, tous les deux forts jaloux,  
Ne passaient jamais l'an sans rompre quelque lance.  
Le comte de La Tour, dans une chasse aux loups  
Pénètre dans les bois du comte de Saint-Jeoire.  
Dit seigneur du Turchon. Un soldat l'aperçut,  
De ce coup, le chasseur partout se faisait gloire  
Riait de son rival. Seigneur Turchon le sut.  
Il prit très mal la chose et décida la guerre.

C'était en plein hiver. Entrer en lutte alors,  
Le comte de La Tour, ma foi, n'y pensait guère.  
C'est ce qui le perdit. Trois soldats des plus forts,  
Partirent du Turchon, pendant une nuit sombre  
Et vinrent se poster près du fort de La Tour.  
Ils virent, vers minuit, se glisser comme une ombre,  
Un soldat, qui, faisant un assez grand détour,  
Disparut tout à coup, comme un rat dans la terre.  
Sans doute, dirent-ils, c'est là qu'est le secret  
Du souterrain. Tâchons d'éclaircir le mystère.  
Un tracé, dans la neige, encore tout frais, montrait  
Qu'on venait de passer. Guider par cette empreinte  
Ils ne tardèrent pas de découvrir un trou.  
L'un des soldats laissant de côté toute crainte,  
Y descend. Une porte, avec un gros verrou,  
En obstruait l'entrée. Il sonde la serrure,  
En prend les dimensions, afin de fabriquer  
Une clef. Maintenant, la réussite est sûre ;  
Le château sera pris, cela ne peut manquer.

Au Turchon l'on rentre. Le soir la clef fut prête.  
Alors le châtelain met sur pied ses soldats.  
Ils vont courir. D'un mot, le comte les arrête.  
« Allons, mes chers enfants, ne vous empressez pas,  
Votre guerrière ardeur doit être contenue,  
Les éclaireurs d'hier partiront les premiers,  
Armés de crics, de clefs, sans bruit, la nuit venue,  
Ils iront jusqu'au trou, marquant bien les sentiers  
Puis quand du souterrain, les portes déferées,  
Auront permis l'accès, les plus braves soldats  
S'y jeteront. Pour nous, en colonnes serrées,  
A travers les taillis dissimulant nos pas,  
Nous donnerons l'assaut de tous côtés ensemble.  
Les défenseurs du fort courront tous aux remparts,  
Oubliant de garder le secret. Il me semble,  
Qu'ainsi compris, mon plan est bon à tous égards. »

Ainsi dit, ainsi fait. Le soir, malgré la glace  
Les soldats attaquaient. Impossible de fuir !  
L'ennemi par-dessous pénétrait dans la place

De tous les coins du fort le voyait surgir.  
En dehors on donnait l'escalade aux murailles ;  
Les assiégés surpris, s'éborgèrent entre eux.  
Pour comble de malheur, le feu prit à des pailles,  
Et le château flambait. On vit, spectacle affreux !  
Les défenseurs, enfants, vieillards, hommes et femmes  
Repousser les soldats qui leur offraient secours  
Plutôt que de céder, se jeter dans les flammes,  
Tour à tour se frappant, mettre fin à leurs jours.

Bien des ans ont passé sur ces ruines fumantes  
Si les corps sont brûlés, les âmes ont survécu.  
Parfois, quand de l'hiver, sévissent les tourmentes  
On dit que les soldats de ce comte vaincu,  
Apparaissent la nuit et font rouler des chaînes  
Puis, du vent, secondant les terribles efforts  
Ebranlent les rochers, déracinent les chênes  
Pour forcer les vivants à prier pour les morts.

Notre curé s'est dit qu'il fallait satisfaire  
Ces âmes en détresse. Il a donc ordonné  
Que sur ce mamelon, on bâtit un Calvaire.  
L'élan vers la prière est maintenant donné,  
Nous espérons des morts apaiser les vacarmes.

Voyageurs qui passez ici, recueillez-vous :  
Ne vous contentez pas de répandre des larmes ;  
Après avoir pleuré, récitez à genoux,  
Un Pater, un Ave  
Un Requiem in pace,  
Amen.

*Relevé par Jeanne Rey-Millet qui remercie  
Mireille Gavard-Perret pour son illustration.*

